



Jeremiah Johnson

de Sydney Pollack

fiche technique

ETATS-UNIS - 1971 - VO

RÉALISATION:
Sydney Pollack

Scénario et dialogue:
John Milius Edward Anhalt et
David Rayfiel d'après le roman
« Mountain Man » de Vardis
Fischer et la nouvelle « Crow
Killer » de Raymond W. Thorp et
Robert Bunker

MUSIQUE:
John Rubinstein et Tim Mc Intire

MONTAGE:
Thomas Stanford Décors: Ted
Haworth

PRODUCTION:
Warner Communication
Company/Sanford

DISTRIBUTION:
Warner/Columbia

DURÉE: 1 h 48 mn

INTERPRETES:
Roben Redford (Jeremiah
Johnson), Will Geer (Bcar Claw),
Stephan Ierasch (Del Cue), Allyn
Ann McLerie (Crazy Woman),
Charles Tyner (*Robidoux*), Josh
Ibee (Caleb), Joaquin Martinez
(*Paints His Shirt Red*), Paul
Benedict (*Révérénd*), Matt Clark
(*Qualen*), Richard An8arola
(*Lebeaux*) Jack Colvin (*Lieutenant
Mulvey*), Delle Bolton (*Swan*).



RESUME SUCCINCT:

Dégoûté du monde « civilisé », Jeremiah Johnson part en direction de la montagne, vers les Rocheuses. Mais les premiers temps sont très difficiles. Malgré la capture d'un grizzly et des tentatives de pêche à la truite (première rencontre avec un indien Crow « corneille »), il se découragerait s'il ne trouvait, à côté d'un cadavre gelé, un fusil calibre 50. Il rencontre ensuite Chris Lapp, dit Griffes d'ours, qui l'initie à la vie de la montagne. Il entretient de bonnes relations avec les indiens Crown et tout particulièrement avec Chemise Rouge... Le massacre d'une famille de pionniers lui fait adopter l'enfant survivant, Caleb, rendu muet tandis que sa mère est devenue folle. Ils rencontrent ensuite Del Gue, trappeur chauve, que trois indiens « Pieds Noirs » ont entermé jusqu'au cou: Johnson est d'accord pour tenter de récupérer cheval et fourrures. L'attaque coûte la vie aux voleurs que Del Gue scalpe. Rencontrant des indiens Têtes plates le lendemain, indiens qui parlent

français, Jeremiah offre les chevaux et les scalps au chef « Deux Langues » qui lui, doit faire un cadeau plus important: sa fille Swan épousera Jeremiah qui repart, marié, en compagnie du petit Caleb. Tous trois construisent une cabane pour l'hiver proche. Un jour, des cavaliers viennent demander à Johnson de les guider vers un groupe de pionniers. Pressés, tous traversent une vallée sacrée où les Crow enterrent leurs morts. Le sacrilège est patent. Quand Jeremiah rentre à la cabane, Swan et Caleb ont été tués. La haine le dévore et il commence à massacrer tous les Crows, qu'il rencontre. Rien n'arrêtera sa vengeance et les indiens le surnomment Dapiek Absaroka, « Tueur de Corneille ». Parfois ses amis Del Gue et Griffes d'ours reparassent et repartent... La dernière fois que l'on a vu Jeremiah Johnson, il gravissait une montagne.

VALEUR:

Sidney Pollack (Propriété interdite -
Chasseurs de scalps - Château en enfer -

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA
ABC

On achève bien les chevaux) signe avec Jeremiah Johnson un western « différent » qui renouvelle complètement un genre en pleine évolution depuis quelques années. Travail d'équipe (Robert Redford a collaboré à l'écriture du film), Jeremiah Johnson est, d'abord, le portrait d'un homme en lutte avec une nature difficile, hostile même, puis le récit de sa vie au sein de celle-ci et parmi ceux, animaux, indiens, qui y vivent, les conditions de leur contact ou de leur affrontements. Sidney Pollack a déclaré que « les éléments de Crow Killer » qu'il voulait conservés étaient les suivants: « le cadre, la vie d'un montagnard ou d'un trappeur, un prototype spécifiquement américain qui, en définitive, fut responsable de l'essor de l'Ouest américain, et le caractère fabuleux de l'histoire. Nous ne voulions pas insister sur l'aspect excessivement violent ou barbare du personnage, mais plutôt raconter l'histoire d'un homme qui renie la société organisée, ses foules, ses rites, ses modes de vie, ses exigences et qui s'élève jusqu'à des montagnes vierges pour se modeler une vie à sa mesure, libérée des contraintes imposées par la civilisation et ses adeptes. Il découvrira que pareil endroit n'existe pas et malgré son mépris de la mort pourrait errer jusqu'aux confins de la terre sans jamais trouver un lieu qui soit vierge de conformisme, qu'il s'agisse de ceux de la nature ou des hommes... ». Alors, Pollack prend Johnson en charge et le suit dans son itinéraire, dans ses découvertes, dans ses luttes, dans ses contacts humains, sans jamais le quitter et sans jamais nous lasser. Et le spectacle est constamment beau, constamment intelligent: rarement la nature a été saisie aussi subtilement par une caméra, aussi nettement, sans romantisme, sans volonté de « faire joli ». Elle est belle elle est inhumaine, elle peut être domptée. Le même souci de vérité anime Sidney Pollack lorsqu'il présente le vieux trappeur ou le chasseur, les indiens Crow ou Têtes plates:

chacun est à sa place et la tient. Point de romantisme, même quand se déchaînent la violence et la haine. Cela était ainsi et c'est ainsi qu'il le montre. Robert Redford donne de son personnage, une illustration à hauteur d'homme (cf. la scène de pêche à la truite ou la seconde rencontre avec le vieux trappeur, mais aussi l'évolution de ses rapports avec l'enfant muet), avec un maximum de réalisme. L'ensemble donne une œuvre solidement charpentée, chaleureuse, et, par la grâce du chef opérateur, somptueusement belle. Un très grand film...

G.A.

Notice biographique et filmographie

Pollack, Sydney
Réalisateur américain né en 1935.

The Slender Thread (Trente minutes de sursis, 1965); This Property Is Condemned (Propriété interdite, 1966); The Scalphunters (Les chasseurs de scalps, 1968); Castle Keep (Un château en enfer, 1969); They Shoot Horses, Don't They? (On achève bien les chevaux - 1969); Jeremiah Johnson (Jeremiah Johnson, 1972); The Way We Were (Nos plus belles années, 1973); The Yakuza (Yakuza, 1975)- Three Days of the Condor (Les trois jours du Condor, 1975)- Bobby Deerfield (Bobby Deerfield, 1977); The Electric Horseman (Le cavalier électrique, 1979); Absence of malice (Absence de malice, 1982).

L'une des grandes révélations du cinéma américain des années 60. D'abord acteur puis réalisateur à la télévision, comme beaucoup de metteurs en scène de sa génération, il fait ses véritables débuts avec le splendide *Propriété interdite*, dans la grande tradition du

cinéma romanesque et social. Sa réputation s'établit avec *Jeremiah Johnson*, très beau western sur les rapports de l'homme et de la nature, d'une inspiration très proche de Rousseau. Autre réussite: *Les trois jours du Condor*, au suspense haletant. Ne négligeons pas un curieux film de guerre, *Castle Keep*. On le voit, Pollack a fait le tour de tous les grands genres du cinéma américain. C'est ce qui fait sa supériorité sur d'autres réalisateurs comme Ashby qui ne cultivent qu'un anticonformisme des plus confortables. Car Pollack sait aussi mettre en cause les institutions et ces puissances redoutables que sont les media, qu'il s'agisse du *Cavalier électrique* ou d'*Absence of Malice*. Dans ce dernier film est dénoncé le terrible Pouvoir de la presse qui peut briser un homme. Pollack veut « mettre en garde une génération de journalistes plus préoccupés de dénoncer que de démontrer, de devenir des stars que de faire du bon boulot ». Que Pollack n'ait pas toujours été bien inspiré dans le choix de ses interprètes féminines (*Nos plus belles années*), qu'il ait édulcoré le roman de Mac Coy, *On achève bien les chevaux*, qu'il ait choisi parfois les facilités du roman-photo (*Bobby Deerfield*) ne change pas grand-chose aux qualités d'une œuvre qui fait de son auteur l'un des derniers grands lyriques du cinéma américain, défenseur de l'individu et à la recherche d'une innocence originelle.

Dictionnaire du Cinéma